

QUICHOTTE

A woman with short brown hair, wearing a long, sleeveless, floral-patterned dress and a green scarf, stands in a garden. She is holding a long, thin wooden lance vertically with her right hand. In her left hand, she holds a round, flat, light-colored object, possibly a shield or a fan. The background consists of a stone wall and lush green foliage.

UN SPECTACLE DE **GWENAEL MORIN**
D'APRES **DON QUICHOTTE**
DE **MIGUEL DE CERVANTES**

Contact artistique :
Cie Gwenaël Morin / Théâtre Permanent
Gwenaël Morin
+33 (0)6 72 91 69 27
gwnlmorin@gmail.com

Contact production :
EPOC productions
Emmanuelle Ossena
+33 (0)6 03 47 45 51
e.ossena@epoc-productions.net

Justement, disent-ils, le malheur consiste à être sous la coupe de la Folie dans l'erreur, l'illusion, l'ignorance. Faux ! C'est cela être un homme

Erasme 1509 in Eloge de la Folie

QUICHOTTE

UN SPECTACLE DE **GWENAEL MORIN**
D'APRES **DON QUICHOTTE**
DE **MIGUEL DE CERVANTES**

Avec :

Jeanne Balibar

Thierry Dupont interprète de la compagnie de L'Oiseau Mouche

Marie-Noëlle Genod

Gwenaël Morin

Adaptation, mise en scène et scénographie **Gwenaël Morin**

Assistant à la mise en scène **Léo Martin**

Lumières **Philippe Gladieux**

Costumes **Elsa Depardieu**

Travail vocal Myriam **Djemour**

Régie générale-plateau **Loïc Even**

Régie lumières **Gildas Gouget**

Direction de production, tournées

EPOC productions Emmanuelle Ossena, Charlotte Pesle Beal, Lison Bellanger

Production

Compagnie Gwenaël Morin / Théâtre Permanent

en co-production avec Festival d'Avignon, La Villette-Paris, TnBA Théâtre National de Bordeaux en Aquitaine, Bonlieu Scène Nationale d'Annecy, Théâtre Garonne Toulouse, Les Célestins-Théâtre de Lyon, Théâtre du bois de l'Aune Aix en Provence, Théâtre Sorano-scène conventionnée Toulouse, Théâtre Saint-Gervais Genève, Malraux-scène nationale Chambéry Savoie

Avec le soutien de la Région Auvergne-Rhône-Alpes

Avec le soutien du dispositif d'insertion de l'ENSATT

La compagnie Gwenaël Morin / Théâtre Permanent est conventionnée par la DRAC Auvergne-Rhône-Alpes.

Résidences de création : au TnBA de Bordeaux, à la Ménagerie de Verre Paris dans le cadre du dispositif StudioLab, à la Villette-Paris, au Festival d'Avignon (Jardin de Mons-Maison Jean Vilar)

Tournée 2024-2025

*Du 17 au 21 septembre 2024
Bonlieu, scène nationale d'Annecy*

*Du 26 septembre au 12 octobre 2024
La Grande Halle de la Villette au Théâtre Paris Villette, Paris*

*Du 15 au 18 octobre 2024
TnBA, CDN de Bordeaux*

*07 et 08 novembre 2024
Malraux, scène nationale de Chambéry*

*14 et 15 novembre 2024
Les Salins, scène nationale de Martigues*

*Du 20 au 23 novembre 2024
Théâtre St Gervais, Genève*

*Du 26 au 28 novembre 2024
La Filature, scène nationale de Mulhouse*

*Du 11 au 14 mars 2025
Théâtre Vidy-Lausanne*

*Du 18 au 22 mars 2025
Théâtre Sorano, Toulouse / en co-accueil avec le Théâtre Garonne*

*25 et 26 mars 2025
La Coursive, scène nationale de La Rochelle*

*29 et 30 avril 2025
Théâtre du Bois de l'Aulne, Aix-en-Provence*

Tournée 2025-2026

En cours

Les Célestins, Lyon

Note d'intention

Je suis Don Quichotte

« Un homme d'âge mur décide un beau jour de quitter tout ce qui faisait sa vie jusque-là pour s'en aller courir les routes, apparemment au hasard, mais en réalité à la poursuite d'un but bien défini, qui est simplement de mettre en pratique ce qu'il a lu dans les livres. Il lui arrive des aventures dont la plupart tournent mal, mais ni les souffrances qu'il endure, ni les moqueries, les déconvenues ou les coups, ne le détournent du dessein qu'il a formé. Pour accomplir cette mission qui l'emporte à ses yeux sur toutes les autres tâches humaines, Don Quichotte renonce à ce qu'il possède, et consent sans hésiter au sacrifice de sa personne et de sa vie. Intraitable, impossible à convaincre, sourd aux enseignements de l'expérience, infatigable et mélancolique, il est promis à une continuelle défaite, mais ne se décourage pas, car au fond il n'espère rien, sachant fort bien que son projet est aussi irréalisable que nécessaire. » Ainsi Marthe Robert résume-t-elle le portrait de Don Quichotte dans l'introduction de son essai *L'ancien et le nouveau*. Je lis dans ce



portrait une métaphore de ma propre vocation artistique et une définition éclatante de l'engagement de l'acteur. « Mettre en pratique ce qu'il a lu dans les livres ». De quoi s'agit-il d'autre quant à partir d'un texte « il » : l'acteur, essaie de faire du théâtre ? Et comment et pourquoi à partir d'un texte écrit par un autre dans un autre temps et dans un autre lieu, affirme-t-il ou croit-il affirmer quelque chose qui lui soit propre et nécessaire ici et maintenant ? A l'instar de Don Quichotte qui armé de ses fictions littéraires se lance à l'assaut du réel au nom de la justice, je propose à mon tour, armé de mon expérience forgée au contact des plus illustres dramaturges (Shakespeare, Racine, Sophocle, Molière...) de me lancer à l'assaut du roman de Cervantes pour en faire du théâtre.

Un théâtre de la cruauté

Au cours des premiers ateliers préparatoires du spectacle nous avons mis en action, bout à bout, sans parole et sans dramaturgie, une suite de péripéties des aventures de Don Quichotte. Est apparue alors, à un rythme effréné, une succession de brutalités de violences et d'humiliations subies par Don Quichotte soit des conséquences directes de ses actes hallucinés, soit infligées par d'autres en représailles, soit pire encore infligées par d'autres, gratuitement, en toute perversité, pour jouir de sa crédulité et de son aveuglement. Dans la réalité du roman, ces violences et ces humiliations provoquent presque systématiquement les rires et les moqueries de l'assistance de ceux qui les lui infligent. Et si ce n'est pas le cas, les scènes de brimades, tortures et autres punitions sont toujours écrites sur le ton de la comédie pour provoquer chez le lecteur complice un maximum d'allégresse. Don Quichotte, souvent lu comme une œuvre humaniste,

spirituelle et douce se manifeste dans sa mise en acte comme une oeuvre emprunte de beaucoup de cruauté. Don Quichotte est différent mais au regard d'une société normée, utilitariste, sans utopie, étroite et craintive, Don Quichotte est fou, inutile, et donc méprisable. Je pense à Antonin Artaud, lui aussi visionnaire, lui aussi malade mental, artiste génial et excessif ayant vécu dans sa chair le rejet de sa différence irréductible. Je ne veux pas faire de Quichotte un avatar d'Artaud mais je voudrais les relier par le théâtre et faire de Quichotte un spectacle empreint de cette cruauté que revendique Artaud, « où les images physiques violentes broient et hypnotisent la sensibilité du spectateur, où son goût du crime, ses obsessions érotiques, sa sauvagerie, ses chimères, son sens utopique de la vie et des choses, son cannibalisme même, se débordent, sur un plan non pas supposé et illusoire, mais intérieur ». La folie de Quichotte est une dimension de notre humanité. Les 1000 pages de Cervantes ont vocation à étendre nos capacités à accepter, aimer et sublimer la différence autrement que par la pitié ou la compassion. Avec Quichotte, je voudrais essayer de faire un théâtre de la sublimation des différences.

L'inaccessible étoile

Yvain ou le Chevalier au lion, lecture et source d'inspiration de Don Quichotte, dit à un paysan qui lui demande ce qu'il cherche, qu'il cherche ce que nul ne peut trouver. Et comme le paysan lui repose encore la question, il répond : « L'aventure ! » C'est aussi ce que cherche, je crois les spectateurs de théâtre. Aventuriers de leur souffle intérieur ils vont au théâtre et plus généralement se confrontent à l'art pour découvrir ce qui n'existe pas encore, ils vont au théâtre pour voir l'avenir. Dans un monde meurtri par les délires de toutes puissances, terrifié par ses cauchemars d'apocalypse, où l'intensification du présent jusqu'à l'hystérie, abolit l'avenir, croire en quelque chose, partir « à l'aventure » poursuivre une utopie, est devenu totalement anachronique. Quichotte « le fou », résiste et sous le harcèlement des sarcasmes et la brutalité de la norme, il continue d'aspirer à l'inaccessible étoile. Les effets de sa résistance sont dérisoires, il endommage un moulin, décime des moutons, des chèvres... et sa méthode n'est probablement pas la bonne, mais sa folie est nécessaire, libératrice, saine et sincère, elle ébranle les limites de nos enfermements.

G.M.

1) En couverture, Jeanne Balibar dans Quichotte Photo Christophe Raynaud de Lage (droits réservés)
2) Sans titre 2017 Michèle Sylvander (droits réservés)

Entretien avec Gwenaël Morin

Quichotte a été créé à Avignon dans le cadre du projet « Démontez les remparts pour finir le pont », qui consiste à monter des grands classiques du répertoire mondial en fonction de la langue invitée chaque année au festival. Comment vous êtes-vous emparé de l'œuvre titanesque de Cervantès ?

Don Quichotte est une sorte d'emblème. On dit que le français est la langue de Molière, l'anglais la langue de Shakespeare, l'italien celle de Dante, l'allemand celle de Goethe... et l'espagnol celle de Cervantès. À l'instar de Quichotte qui livre son destin aux instincts de son cheval Rossinante, on est partis à l'aventure dans le livre. On a d'abord travaillé au hasard, en tirant au sort les chapitres. Après, il a fallu trouver un mode de réduction, un axe de lecture. On a opté pour la performance, et on a décidé de commencer au début et de continuer jusqu'à être arrêtés par le temps. On n'est pas arrivés bien loin, à la fin du chapitre huit (il y en a 126 en tout), c'est à dire au moment où Sancho Panza entre dans l'histoire, et où Quichotte mène le combat contre les moulins. D'une certaine manière, on a monté la naissance de Quichotte.

On retrouve dans Quichotte le côté « bric-à-brac » de votre esthétique...

La partition est pétrie de toutes les énergies, les inquiétudes, les enthousiasmes, les frustrations que génèrent les répétitions et le travail de recherche. Il y a des moments où on est très assidus, très pointus sur le texte, et d'autres où on improvise, mais toutes ces variations renvoient au côté disparate du livre. Cervantès a assemblé des éléments complètement épars : chansons, poèmes, réflexions philosophiques, récits amoureux, tentatives de pastorales, récits, aventures... C'est ce qui en fait un roman très puissant. L'auteur arrive à faire coexister des choses qui, sans son génie, ne seraient qu'un ramassis de choses éparpillées, sans relation les unes avec les autres. Le spectacle rend compte de cela, non pas parce qu'on a copié Cervantès, mais parce que c'était la dynamique des répétitions. On pourrait dire, comme Albert Serra lors d'une rencontre à Avignon, que Quichotte est moins la narration d'une aventure que l'aventure d'une narration. D'une certaine manière, le spectacle est aussi le récit de sa propre fabrication.

La réflexion métathéâtrale est au cœur de vos spectacles, qui ont souvent l'air de s'inventer en direct, devant le public.

Au théâtre, on vient exercer notre capacité à être attentif, ce qui est, je pense, l'expérience la plus passionnante de celle de spectateur. Être attentif, c'est d'une certaine manière s'oublier soi-même. On devient entièrement écoute du monde, regard sur le monde, s'en pour autant s'en abstraire. Les amoureux peuvent avoir le sentiment de sentir la planète tourner avec eux dans l'immensité. C'est ça être attentif : arriver à ce point d'acuité de la beauté de l'univers, ce qui peut avoir un côté mystique. La philosophe Simone Weil dit : « Être attentif, c'est détruire du mal en soi ». Il y a une dimension morale dans cette citation, mais, dans une grande part du théâtre depuis les Grecs, ce qui est mis sur l'autel du sacrifice, c'est l'ego. Être attentif, c'est l'inverse d'être égoïste.

Vous parlez aussi de vous rapprocher d'un « théâtre de la cruauté ». En quoi Don Quichotte est-il un personnage artaudien ?

Aujourd'hui, on perçoit Quichotte comme un bonhomme plutôt sympathique, un doux dingue, et le livre de Cervantès comme une œuvre humaniste. C'est très paradoxal, parce que Quichotte ne cesse de se vautrer, et de se faire tabasser, frapper, moquer, exploiter.

Tout cela est écrit de manière à générer du rire, rire des souffrances de l'autre une étrange compassion inversée qui je trouve résonne avec le projet d'Artaud de déploiement au théâtre de la violence qui nous habite pour servir d'exutoire, produire une catharsis. Le jeu de Jeanne Balibar restitue cette violence : elle fait rupture sur rupture, change de voix... On sent que son corps, dans l'énonciation du texte, est travaillé, déformé, étiré, et qu'elle est elle-même dans une sorte de lutte héroïque avec le texte et plus encore avec le "metatexte" c'est à dire les images, toutes les représentations qui recouvre le texte lui-même. C'est très évocateur de la manière dont Artaud, par ses éructations, exprimait quelque chose que les mots eux-mêmes ne pouvaient pas contenir, jusqu'à inventer sa propre langue, une espèce de langue d'instinct, d'infra-langue qui parlerait encore plus près du cœur, de l'intestin (l'autre cerveau). Sans qu'on en ait tellement parlé, Jeanne amène par le corps le scandale de l'existence, cette revanche de la créature qui se retourne contre son créateur pour se réapproprier son existence. « Quitte ta famille », peut-on lire dans les évangiles. « C'est naître qu'il n'aurait pas fallu », dit encore Beckett. Quand Quichotte s'arrache à la littérature pour revendiquer la vie, quand il décide de tout plaquer pour partir à l'aventure, c'est un arrachement, un processus de création de soi-même qui est exaltant, mais parfois douloureux. D'où le « scandale » : le cri est à la fois de douleur et d'extase.

Pourquoi avoir choisi Jeanne Balibar, c'est-à-dire une actrice et non un acteur, pour jouer Quichotte ?

Je ne connaissais Jeanne que via les images, mais je trouvais qu'elle ressemblait à Quichotte. Elle est grande, fine ; son visage, sa féminité correspondaient à la manière que j'avais d'imaginer Quichotte. D'habitude, je ne distribue pas les rôles en fonction de ce que j'imagine, mais là c'est ce que j'ai fait. Et puis, à la fin du Don Quichotte de Grigori Kozintsev (1957), alors que Quichotte est sur son lit de mort, Dulcinée apparaît à travers la fenêtre de la chambre en filigrane, comme un fantôme, et exhorte Don Quichotte à ne pas mourir. Quand il lui demande pourquoi, elle répond : « mais parce que si tu meurs, qui continuera de m'imaginer ? ». A la fin du spectacle quand Jeanne cesse de jouer Quichotte pour redevenir Jeanne, en une fraction de seconde apparaît Dulcinée... du moins c'est mon rêve de mettre en scène... D'une certaine manière, Quichotte a accompli la mission que lui confie Dulcinée à la fin du film de Kozintsev puisque 400 ans plus tard, nous continuons tous de rêver Dulcinée.

Propos recueillis par Raphaëlle Tchamitchian pour La Villette, juillet 2024

BIOGRAPHIES

Gwenaël Morin



Après une formation d'architecte au cours de laquelle il pratique le théâtre en amateur, Gwenaël Morin devient en 1996 assistant de Michel Raskine et réalise en parallèle ses premiers spectacles : Fin aout, Pareil pas pareil, Stéréo, Théâtre normal, ... A partir de 2004, il travaille régulièrement avec le plasticien Thomas Hirschhorn pour qui il mettra en scène notamment une adaptation du Guillaume Tell de Schiller. En 2009, en résidence aux Laboratoires d'Aubervilliers, il fonde le Théâtre Permanent basé sur trois principes : jouer, répéter et transmettre au quotidien. Il monte plusieurs chefs d'œuvres du grand répertoire Lorenzaccio, Tartuffe, Bérénice, Hamlet, Antigone, Woyzeck. En 2012, il crée Antiteatre au Théâtre de la Bastille à

Paris, un ensemble de 4 pièces du répertoire de Rainer Werner Fassbinder. De 2013 à 2018, il dirige le Théâtre du Point du Jour à Lyon où il poursuit l'expérience du Théâtre Permanent en y associant d'autres artistes: Yves-Noël Genod, Philippe Vincent, Le collectif X, Nathalie Beasse, Philippe Quesne. Il y crée notamment Les Molières de Vitez, Les Tragédies de Juillet, Re-Paradise, Macbeth et Othello, Georges Dandin, Hernani, plusieurs versions d'Andromaque... En 2019, artiste associé au Théâtre Nanterre-Amandiers, il crée Le Théâtre et son double à partir de l'œuvre d'Antonin Artaud. En 2020 Il monte Andromaque à l'infini présenté lors d'une semaine d'Arts en Avignon. En 2021 il présente au festival d'Automne à Paris le programme « Uneo uplusi eurstragé dies », trois tragédies de Sophocle : Ajax, Antigone et Hérakles. En 2023 il initie « Démontez les remparts pour finir le pont » un programme sur 4 ans avec le festival d'Avignon qu'il inaugure avec Le Songe d'après Shakespeare et continu avec Quichotte d'après Cervantes

(www.gwenaelmorin.fr)

Jeanne Balibar



Encore élève au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, Jeanne Balibar entre à la Comédie Française où elle travaille sous la direction de Philippe Adrien, Muriel Mayette, Jacques Lassalle... Depuis, elle a joué dans des mises en scène de Julie Brochen (Penthésilée, Oncle Vania, Le Cadavre vivant, Histoire vraie de la Périchole, La Cerisaie), Joël Jouanneau, Alain Françon, Jean-François Peyret, ou encore Olivier Py (Le Soulier de Satin). Elle a joué dans La Danseuse malade de Boris Charmatz. En 2013, elle joue sous la direction de Stanislas Nordey dans Par les villages au Festival

d'Avignon. Depuis 2014, elle a joué sous la direction de Frank Castorf, notamment La cousine Bette de Balzac, Kaputt de Curzio Malapart, Les Frères Karamazov de Fédor Dostoïevski ainsi que Die Kabale der Scheinheiligen d'après Mikhaïl Boulgakov à la Volksbühne à Berlin et Pastor Ephraim Magnus de Hans Henny Jahnn à la Deutsches Schauspielhaus, à Hambourg. Avec Castorf, elle a joué dans Bajazet, en considérant Le Théâtre et la peste Racine/Artaud, créé à Vidy en 2019, et Molière, Ich bin ein Dämon, Fleisch geworden und als Mensch verkleidet au Schauspiel de Cologne en 2022.

Au cinéma, sa carrière n'est pas moins prestigieuse. Elle a tourné dans près de quarante films, réalisés par Mathieu Amalric (Mange ta soupe, Le Stade de Wimbledon, Barbara), Olivier Assayas (Fin août, début septembre, Clean, la série Irma Vep), Jean- Claude Biette (Trois ponts sur la rivière, Saltimbank), Arnaud Desplechin (Comment je me suis disputé (ma vie sexuelle), Laurence Ferreira Barbosa (J'ai horreur de l'amour), Christophe Honoré, Benoît Jacquot, Diane Kurys (Françoise Sagan), Jeanne Labrune (Ça ira mieux demain), Pierre Léon (L'Idiot), Maiwenn (Le Bal des actrices), Bruno Podalydès (Dieu seul me voit), Jacques Rivette (Va savoir, Ne touchez pas à la hache), Raul Ruiz, Pia Marais (A l'âge d'Ellen), Xavier Giannoli (Les Illusions perdues) ou Apichatpong Weerasethakul (Memoria). En 2018, elle reçoit le César de la meilleure actrice pour son interprétation du rôle-titre dans le film Barbara de Mathieu Amalric. En 2019, elle réalise son premier long métrage Merveilles à Montfermeil. En 2022, Jeanne Balibar crée Les Historiennes à Vidy, une lecture théâtrale des enquêtes de trois historiennes contemporaines.

Jeanne Balibar a enregistré trois disques : Paramour (Dernière bande, 2003) Slalom Dame (Naïve, 2006). Et D'ici là tout l'été (Midnight spécial record 2023).



Après quelques expériences artistiques en Belgique, dans les domaines du théâtre et de la danse, Thierry Dupont intègre la compagnie de l'Oiseau-Mouche en 1990, à l'âge de 20 ans. Il est immédiatement invité à participer à des projets de créations, et enchaîne les spectacles : *Aube*, mis en scène par Christian Vasseur, *Finir, Finir Encore...* et *Dramaticules* de Samuel Beckett, puis *All ze world*, tous trois mis en scène par Stéphane Verrier. En 1993, sa rencontre avec François Cervantès sur *Un Chemin Oublié* marque le jeune acteur. La recherche proposée par le metteur en scène, favorisant l'implication des comédiens autour de temps d'improvisation, offre à Thierry Dupont un cadre d'épanouissement et de progression porteur.

Il est ensuite interprète dans *Personnages*, d'après *Six personnages en quête d'auteur* de Luigi Pirandello, mis en scène par Antonio Viganò et chorégraphié par Julie Stanzak, et dans *Lapin LAPIN*, de Coline Serreau, mis en scène par Paul Laurent.

En 2000, naît une complicité artistique intense avec Sylvie Reteuna, dont l'esthétique et la méthode de travail sont en adéquation avec la sensibilité du comédien. Ils collaboreront autour des trois créations mises en scène par l'artiste avec la Compagnie de l'Oiseau-Mouche : *Le Labyrinthe* en 2000 – spectacle co-mis en scène par Jean-Michel Rabeux –, *Phèdre* et *Hippolyte* de Jean Racine en 2004 et *Le Roi Lear* de William Shakespeare en 2006.

Thierry Dupont joue également dans *L'Enfant de la Jungle* (2005) et *Une Odyssée* (2008), mis en scène par Christophe Bihel.

En 2009, aboutit un projet de longue date, mis en scène par Christophe Piret : *Dans ma maison # 5 « Oiseau Mouche »*. Thierry Dupont s'épanouit dans l'univers intime de l'artiste, qui crée un espace propice à l'invention de langues, au déploiement de ses compétences de chanteur. Ils collaborent de nouveau avec *Une histoire dite par un idiot* (2010). L'envie de poursuivre l'aventure sur un projet musical avec Benjamin Delvalle, musicien participant au spectacle, devient une évidence. Le concert *Sinyaya Kozha (Une peau bleue)* est ainsi créé en 2011.

Fascinée par les qualités rythmiques du jeu de Thierry Dupont et par la puissance de son timbre, Florence Lavaud l'invite en 2013 à rejoindre la distribution d'*Un stoïque soldat de plomb*. Son rôle, à mi-chemin entre le narrateur et l'homme musicien, lui permet de se glisser dans la peau d'un personnage-guide, variation inédite dans son parcours.

Thierry Dupont rencontre en 2017 David Bausseron, musicien et membre du collectif Muzzix. Ce dernier monte *Humming Dogs*, un groupe composé des plusieurs comédiens de la compagnie. Cette rencontre forte les mène ensuite à créer leur propre duo musical dans lequel Thierry Dupont joue en tant qu'artiste indépendant.

En 2017, Thierry Dupont rejoint également la distribution de *La Passée*, un spectacle de la Compagnie tout va bien mis en scène par Virginie Marouzé,

En 2019, Michel Schweizer le choisit pour travailler sur la 50^e création de l'Oiseau-Mouche, *Les Diables*. La création du spectacle est suivie par une équipe de France 2 pour un sujet diffusé sur *Envoyé Spécial* en novembre 2019. La réalisatrice, Anouk Burel, a un véritable coup de cœur artistique pour Thierry Dupont. Elle monte un second film documentaire, *Le monde est un théâtre*, autour de l'Oiseau-Mouche et de Thierry Dupont qui en assure la narration. Le film fait l'ouverture de l'édition 2020 du FIGRA (Festival

International du Grand Reportage d'Actualités) et est depuis régulièrement diffusé sur France TV. Il figure au palmarès 2021 des Étoiles de la Scam.

En 2021, c'est avec le Groupe Chiendent qu'il entreprend une nouvelle création, CHANTAL de l'autre côté du miroir, pour laquelle il collabore également sur la musique. La même année, il joue à Paris au Grand Palais Éphémère dans Happening Tempête de Boris Charmatz.

En septembre 2022 Thierry Dupont reçoit la médaille d'honneur de la ville de Roubaix pour son parcours artistique remarquable.

En 2023 il participe à la création Une visite atypique de l'Oiseau-Mouche conçue par Julie Desprairies en collaboration avec l'équipe artistique de l'Oiseau-Mouche à l'occasion des Journées Européennes du Patrimoine.

Marie-Noëlle Genod



Marie-Noëlle Genod a changé plusieurs fois de vie. Comédien remarqué chez Claude Régy, chez François Tanguy, chez Julie Brochen, etc., iel a, pendant vingt ans, répondu à des commandes pour des spectacles représentés principalement dans le milieu de la danse contemporaine. Iel a rencontré Gwenaël Morin en 2015 qui l'accueille dans son théâtre Le Point du Jour, à Lyon, pendant quatre mois (huit spectacles dont sept créations). Les commandes se sont enchaînées à partir d'un premier stand-up, En attendant Genod, initié par Loïc Touzé, au Lieu Unique, à Nantes ; spectacles de groupes, solos ; elles se sont à présent raréfiées. Un stand-up d'adieu a eu lieu l'an passé, Titanic, hélas..., présenté à Paris, à La Pop. Il est temps, pour iel, d'une nouvelle métamorphose



Culture

A Avignon, un « Quichotte » déroutant et indiscipliné

PAGE 23

CULTURE

A Avignon, un déroutant et indiscipliné « Quichotte »

Gwenaël Morin adapte très librement le roman de Miguel de Cervantès

THÉÂTRE

AVIGNON - envoyée spéciale

Entre le grand n'importe quoi et le génie débridé, la limite peut être floue et se franchir dans les deux sens avec une sorte de jubilation croissante. Gwenaël Morin, metteur en scène de *Quichotte*, d'après Miguel de Cervantès, précipite le public dans une oscillation tumultueuse qui le ballote d'un extrême à un autre. Est-ce que je pars ou est-ce que je reste? Au bout d'une heure environ d'un spectacle, un homme se lève, «ça suffit» d'autres le suivent et quittent le Jardin de la rue de Mons, ses arbres touffus, ses pierres noircies par les âges et ses buissons opulents. C'est dommage.

Ils se privent d'une expérience théâtrale qui, si elle est par moments erratique et confuse, vaut le coup d'être vécue pour son lâcher-prise fantasque et son indisciplinisme enfantine. Deux qualités qui allègent, à leur manière, la pesanteur ressentie à l'approche du second tour des élections législatives qu'on ne convoque pas, ici, par hasard. L'adaptation fragmentaire et infidèle que signe Gwenaël Morin du *Don Quichotte* de Cervantès, roman épique écrit

au XVII^e siècle, ramène, mine de rien, à l'actualité politique. Pourquoi? Parce que le héros, ce chevalier de pacotille, qui pourfend les moulins à vent en affirmant d'eux qu'ils sont des géants horribles, porte en lui une dimension ultracontemporaine.

Voici un homme dopé par les récits de chevalerie qu'il a lus en abondance et qui, gorgé de mille mots emphatiques, accouche de lui-même, s'invente une identité, se rêve un destin, se fabrique une mission, fantasme le monde, perd de vue le réel, s'intronise amant d'une Dulcinée (qu'il ne rencontrera jamais) et chef d'une armée composée, en tout et pour tout, du fidèle Sancho Pança lui-même flanqué de son âne.

Cet homme, qui est moins un être humain qu'il n'est un projet, une ambition, voire une fuite en avant, la fabuleuse Jeanne Balibar l'adopte en totalité. Ce qui veut dire qu'elle cohabite avec des personnalités multiples. *Quichotte* porte le pire et le meilleur. Il est un indémodable utopiste, un mégalomane inspiré et/ou un dangereux schizophrène, un dictateur en gestation. L'actrice, pour sa part, ose et peut tout : jouer le premier degré d'un texte et en suggérer quinze autres en même temps.

Travailler dans un seul rire la joie et la mélancolie. Basculer de l'extase à l'effroi. S'étendre dans les buissons en slip et soutien-gorge. Arpenter les gradins, son œil sur les sexes des spectateurs, à la recherche d'une « truitelle » (une petite truite). Brandir une lance de bois, enfiler une armure en carton et cavalier à l'autre bout du jardin avant de revenir, face au public, pour scruter le spectateur.

Marie-Noëlle, voix d'une raison

Sa démesure est « quichotienne ». Elle donne à ce personnage une ampleur tragi-comique qui l'inscrit pour de bon au registre des fous dangereux qu'on a envie de suivre tout en sachant qu'on se perdra en route. Elle est à ce point épatante que, lorsqu'elle s'absente, le spectacle se recroqueville sur lui-même. Mais, finalement, *Quichotte* lui aussi, dans sa démesure et ses outrances, avait le pouvoir d'allumer, d'éteindre, puis de rallumer les étoiles.

L'électron libre Jeanne Balibar surgit donc dans les jardins en robe légère et les pieds nus. Armée d'un marteau, elle vient interrompre de coups rageurs et répétés l'ouverture d'une représentation jusque-là assurée dans les règles de l'art par sa partenaire, Marie-Noëlle. Longue diaphane et





blonde, cette actrice au sourire ironique lit d'un ton à dessein monocorde les premières pages de Cervantès. Une entrée en matière en forme de trompe-l'œil, la suite du spectacle n'étant en rien équanime. Mais cette entame est cohérente, puisque Marie-Noëlle (qui joue aussi le cheval de Quichotte) sera pendant deux heures la voix d'une raison qui tente vaille que vaille de faire entendre un peu de sagesse au cœur du capharnaüm. Alors que l'intrusion de Balibar-Quichotte signe l'effraction d'un présent impérieux et ingérable, Marie-Noëlle tempore et, lors d'apartés au public, résume, explique, justifie les débordements et les inepties des actions.

Après avoir créé, en 2023, au Jardin de la rue de Mons un *Songe* mémorable adapté de Shakespeare, Gwenaël Morin récidive. Pas question de signer une représentation normée et normale. Il dépose, au cœur du Festival d'Avignon, un geste de théâtre qui relève de l'acte de foi, pas du travail

bien fait. Le genre de geste qui dépoussière les codes de la représentation, quitte à sacrifier le sens et à égarer le public. Le risque est assumé. C'est à ce prix que le vivant préempte le plateau et qu'on reçoit, en l'enviant et le redoutant à la fois, le credo de Don Quichotte : « Je sais qui je suis mais je sais aussi qui je puis être. » ■

JOËLLE GAYOT

Quichotte, d'après Cervantès.
Adaptation et mise en scène :
Gwenaël Morin. Avec Jeanne
Balibar, Thierry Dupont, Marie-
Noëlle. Jusqu'au 20 juillet.

**Jeanne Balibar
ose et peut tout :
jouer le premier
degré d'un texte
et en suggérer
quinze autres en
même temps**





«Quichotte», attention agile

Avec Jeanne Balibar dans le rôle du héros de Cervantes, Gwenaël Morin livre un spectacle gracieux et réussi dont la fragilité et l'imperfection font surgir toute la puissance d'une pièce au propos actuel.

«**A**h bah lui au moins, il a pas demandé beaucoup de subventions!» murmure un couple âgé à la fin de cette première avignonnaise, sans qu'on sache vraiment s'il distribue là un bon ou un mauvais point. Ah bah ça, c'est sûr. Dans un jardin planté de quelques arbres, avec trois cartons, deux tables et un clavier, le metteur en scène Gwenaël Morin donne *Quichotte* en deux heures d'un spectacle fort étrange, où l'on éprouve un pur présent du récit, et qui résonne haut par la grâce paradoxale d'une émouvante fragilité.

Bigarrure. De fait, l'ingénieux *Don Quichotte de la Manche* est le roman picaresque du quasi-sur-place, qui voit un amoureux de littérature se décréter chevalier errant, se fabriquer une armure de peu et harnacher une vieille carne pour parcourir le monde en «*défaiseur de torts et réparateur d'iniquités*», en l'honneur d'une dame semi-inventée, la merveilleuse Dulcinée. Entre les fantasmes du héros et le réel – les géants et les moulins à vent – se gonfle un espace fascinant, celui du livre de Cervantes que Gwenaël Morin parvient à convertir en espace scénique selon un transfert d'une logique indiscutable : Quichotte est l'homme qui se nomme lui-même et se fa-

brique une vie avec rien ; le théâtre est l'art de nommer sur scène et de fabriquer un monde avec des bouts de ficelle. Quatre corps s'y démènent ; celui d'abord de Jeanne Balibar dans le rôle-titre, qui va chercher aux quatre coins de ses grandes habiletés l'acrobatie, le tragique, le burlesque, et le badin. Elle est entourée de Marie-Noëlle Genod, Thierry Dupont et Léo Martin – tous trois excellents – officiant à différents emplois, dont beaucoup consistent à raconter, préciser, entourer, s'inquiéter des fantaisies du héros. Tous les quatre donnent vie au roman à partir de rien, attrapant là un carton faisant office de heaume, une table en métal figurant un mulet, un vieux bouquin de poche en guise de précieux ouvrage de chevalerie. Ce qui se joue là est ténu, qui force le spectateur plusieurs fois sollicité à supporter la fragilité de la représentation, tributaire d'accessoires de peu, du mistral, des improvisations parfois un peu longues des acteurs. Les aventures de *Quichotte*, d'abord racontées en avant-scène par une narratrice qui lit le texte, semblent ensuite s'y écrire au fil du spectacle, comme si elles avaient quitté le cadre du livre pour se vivre librement en dehors de toute contingence, et à un rythme irrégulier, en récit lui-même errant. Cette bigarrure donne au spectacle des airs de fantaisie baroque, mais un baroque qui n'a rien de flamboyant, et dont on voit les coutures et les accrocs.

Ferveur. C'est dans cette imperfection volontaire que se fonde la puissance même du spectacle, dont le propos, en particulier dans le contexte actuel, frappe souvent : voici un homme qui,

obsédé par la chose littéraire, décide de se nommer lui-même, de renommer les choses autour de lui, bref de faire du monde son monde propre, pour y faire régner la justice et transformer les petits – hôteliers, garçons de ferme, prostitués – en grands d'Espagne. *Quichotte* dans ce jardin apparaît comme le plus fervent croyant au pouvoir du langage, une langue que Jeanne Balibar prononce avec ferveur, comme un enchantement dissolvant la gangue des mots tout faits, s'inventant là, comme en direct, devant nous. A cet endroit, *Quichotte* touche profondément – et on en sort un peu grave : trois bouts de ficelle, et toute une aventure derrière soi.

LUCILE COMMEAUX

Envoyée spéciale à Avignon

QUICHOTTE m.s. et adaptation de GWENAËL MORIN d'après le roman de MIGUEL DE CERVANTES, à Avignon jusqu'au 20 juillet puis en tournée.



art&culture

FESTIVAL D'AVIGNON



Le « Quichotte » déchaîné de Gwenaël Morin

Philippe Chevilley

Chez Gwenaël Morin, tout se ressemble mais rien n'est jamais pareil. Le metteur en scène, fantasque, utilise toujours des bouts de ficelle, de cartons et d'autres étoffes de fortune pour habiller ses spectacles mais, avec ce trois fois rien en forme d'Arte povera, il crée à chaque spectacle des expériences théâtrales différentes.

Ainsi de ce « Quichotte », adaptation follement libre, potache et poétique du roman de Cervantès (1605 pour la première édition) dans le Jardin de la rue de Mons à Avignon. Après un « Songe » de Shakespeare éblouissant en 2023, le trublion poursuit son entreprise de déconstruction des œuvres classiques, malicieusement baptisée : « Démontez les remparts pour finir le pont ».

Folie épique

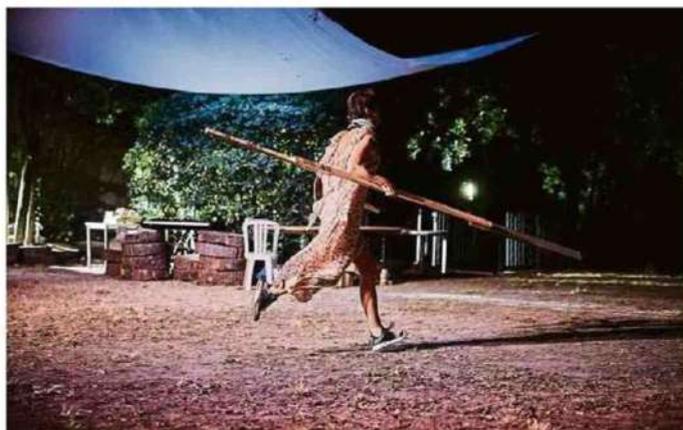
Munie d'une lance en bois, d'une armure en carton et d'un genre de boîte à chaussures sur la tête, Jeanne Balibar endosse le rôle du preux chevalier. Avec Marie-Noëlle en Cervantès, Thierry Dupont en Sancho Panza chanteur et Léo Martin (ou Gwenaël Morin certain soirs) en « homme » à tout faire, elle forme un carré magique qui, deux heures durant, met à rude épreuve les zygomatiques. Le metteur en scène puise librement dans l'œuvre culte de l'Espagnol. Le spectacle oscille entre lecture débridée, vraie-fausse impro, performance paroxystique.

THÉÂTRE Quichotte

d'après Miguel de Cervantès.
MS de Gwenaël Morin.
Avignon, Maison Jean Vilar, Jardin de la rue de Mons, jusqu'au 20 juillet, à 22 heures. Durée 2 h 00.

Jeanne de la Manche déborde d'énergie. Sa folie épique emporte tout. Le sang bouillant de la chevalerie coule dans ses veines. Constamment dans l'excès, d'un lyrisme vorace, elle prend le public à partie. Rien ne lui résiste, ni Sancho, ni sa dulcinée, ni sa gouvernante (qu'elle incarne tour à tour), ni sa Rossinante. Ses proches auront beau brûler ses livres dans un autodafé sélectif (une des scènes les plus hilarantes du spectacle), Quichotte, imbibé à jamais d'idéologie courtoise, n'aura de cesse de secourir qui n'en a pas besoin, de prendre des gargotes pour des châteaux et les moulins à vent pour des géants. Qui fait les moulins ? On vous laisse deviner...

L'air de rien, entre deux éclats de rire, ce « Quichotte » flottant et débridé distille son propos à la fois tendre et cruel : folie des hommes qui puisent dans les livres leurs rêves trop grands puis qui les brûlent sans ménagement. Cervantès revu en mode Jarry : le roman satyrique accouche d'un théâtre de l'absurde. Quelques lumières changeantes sur un vélum, les arbres en contre-jour, les chants à méditer et à boire de Thierry Dupont, l'élégantissime bouffonnerie de Marie-Noëlle colorent ce spectacle d'une poésie argentée. Il faut pour goûter ce voyage cervantesque abandonner ses certitudes et lâcher prise. En ces temps de tourmente, nous sommes tous des moulins à vent. ■



Portée par un lyrisme vorace, Jeanne Balibar de la Manche emporte tout.

Photo Christophe Raynaud De Lage/Festival d'Avignon



Avignon 2024 : avec "Quichotte", Gwenaël Morin et Jeanne Balibar enchantent le festival

Le metteur en scène avait marqué les esprits l'an passé. En s'attaquant à un monument du répertoire, Gwenaël Morin convainc à nouveau, notamment grâce à Jeanne Balibar, qui incarne à merveille la folie étrange du héros de Cervantès.



La puissance du texte de Cervantès résonne grâce aux talents vocaux de Jeanne Balibar. Photo Christophe Revnaud de Laoue / Festival d'Avignon

Et si on jouait à Don Quichotte ? Telle est l'espiègle invitation qu'a lancée le metteur en scène Gwenaël Morin à un quatuor de comédiens et de comédiennes dans le merveilleux jardin suspendu de la maison Jean-Vilar. Le metteur en scène nous avait déjà enchantés l'année dernière avec *Un Songe d'une nuit d'été* mené comme une ronde accélérée mais toujours shakespearienne. Avec *Quichotte*, l'artiste spécialiste du répertoire monté sans artifices aucun, s'attaque à plus difficile. Un monument littéraire au millier de pages (dont certaines sont alignées sur un grand panneau) qui convoque, à chaque chapitre, des aventures peuplées d'une foule de personnages. La petite bande qu'il a rassemblée pour l'occasion n'y va pas par quatre chemins. Elle fait confiance au texte par tous les moyens possibles : en le lisant, en le jouant, en le surjouant, et en y piochant à sa guise. Elle semble penser que l'écriture, elle-même très facétieuse de Miguel de Cervantès (1547-1616), y survivra. C'est vrai !

Installé sur les gradins, le public retrouve, comme l'an passé, à sa gauche une table et un vélum blanc suspendu, et, à sa droite, les deux micocouliers centenaires bruissant au vent. Au centre, la terre battue est idéale pour camper les aventures de *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*. La comédienne Marie-Noëlle (autrefois connu sous le nom d'Yves-Noël Genod) livre d'abord la courte biographie du héros, écrite en préambule par le romancier lui-même. Debout au plus près du public, feuillets en main, elle distille avec une préciosité gouleyante les ferments qui ont poussé le futur chevalier errant, « *au cerveau desséché* » à force de lectures, dans les bras d'une réalité imaginaire. Et voilà l'hidalgo qui entre en scène d'un pas ferme malgré ses tongs, dans une simple robe d'été – Jeanne Balibar. Qui chausse bien vite des baskets pour empoigner solidement sa lance (deux bastaings de bois, raboutés à coups de scotch), son casque et son armure de carton. Voix ferme et chantante, yeux brillants, elle incarne d'emblée la folie étrange de Quichotte : partir en quête de gloire, illustrer sa noblesse de cœur et renommer le monde en fonction de ses rêves. Quand elle s'approche des spectateurs pour les rebaptiser à sa fantaisie, elle est toute à son affaire, et c'est magnifique.

Elle fait aussi une sacrée paire avec l'acteur Thierry Dupont figurant tour à tour le voisin ou la nièce du « chevalier à la triste figure » puis son célèbre écuyer Sancho Panza. Issu de la compagnie de L'Oiseau Mouche, il lui apporte sa présence franche et pleine d'aplomb. En revanche, le jeune comédien en alternance sur scène avec Gwenaël Morin, semble, pour le moment, le maillon faible de la bande. Les scènes s'enchaînent heureusement avec une ferveur contagieuse, souvent burlesque. Quichotte, affamé, réclame à manger et on le gave de « truitelles » – gag récurrent extra ! Le combat contre les moulins existe avec une participation joyeuse du public... Énergie partageuse, fantaisie dans le parcours des corps, puissance du texte dont la langue espagnole (invitée d'honneur du festival, cette année) résonne grâce aux talents vocaux de Balibar : ce *Quichotte* en liberté... ravit !



CULTURE & SAVOIRS

On a tous en nous quelque chose de Don Quichotte

THÉÂTRE

Artiste complice du Festival,

Gwenaël Morin, après un *Songe d'une nuit d'été* présenté l'an dernier, s'empare du roman de Cervantès. Avec Jeanne Balibar dans le rôle-titre.

Avignon (Vaucluse), envoyée spéciale.

Q

u'il est difficile de se concentrer ces jours-ci. On ne pense qu'à ça. Aux élections, aux menaces qui pèsent sur nos libertés. Sur celles des artistes. Dans la nuit de lundi à mardi, les locaux de la CGT d'Avignon et ceux de l'association LGBTQ+ ont été tagués d'une croix celtique. Une compagnie tractant dans les rues de la ville se serait fait insulter par des types en voiture. La résistance s'organise. Tous les soirs de cette semaine à

20 heures, à l'appel de l'intersyndicale, un rassemblement se tient place Pie à Avignon. Jeudi 4 juillet, à partir de 0 h 30, public et artistes sont conviés à une Nuit d'Avignon dans la cour d'Honneur du palais des Papes. À 22 heures, ce jour-là, projection à l'Utopia du documentaire *White power*, de Christophe Cotteret, sur la montée des extrêmes droites en Europe. On annonce la venue de Clémentine Autain le 5, à 14 heures, dans le jardin Ceccano...

Alors nous allons quand même vous parler de Don Quichotte. Parce que les rêves d'un monde plus beau, plus juste, plus grand, plus libre, ces rêves nés dans la tête d'un des écrivains les plus fabuleux de son temps, sont plus que jamais utiles et nécessaires. Face à l'obscurantisme et aux autodafés, face à la brutalité du monde, Don Quichotte nous rappelle que les hommes et les femmes peuvent combattre les moulins à vent, changer le monde, le transformer. Qu'il nous faut être malins, imaginatifs, utopistes, joyeux, unis face à la barbarie.

Dans le jardin de la rue Mons, l'aire de jeu est vide. Un sol poussiéreux, deux platanes. Dans un coin, à l'abri des regards, de vieilles tables, un piano posé à la va-comme-je-te-pousse, au fond, la silhouette sombre de la Maison Jean-Vilar veille... C'est Jeanne Balibar qui incarne Don Quichotte. Facétieuse, têtue, revêtue d'une armure et d'un heaume en carton, brandissant à tout vent lance et épée en bois, elle s'élance à l'assaut des injustices, repoussant les hauts murs qui cernent le jardin jusqu'à nous emporter non loin de Toboso, dans cette Mancha aride et désertique. Parce que ses rêves sont plus beaux, plus forts que la réalité. Et malgré les coups qui pleuvent, les moqueries, la



crualité, la lâcheté, « Doña Quichotta » se relève, encore et encore. Jeanne Balibar incarne la fragilité, la force et le courage. Elle porte avec intensité cette partition cousue main. Tour à tour pétillante et spirituelle, avec une foi – païenne – inébranlable, elle nous fait éprouver la puissance du théâtre.

UN PROJET CHIMÉRIQUE, UTOPISTE, FOU ET JOYEUX

« Dans une bourgade de la Manche, dont je ne veux pas me rappeler le nom... », ainsi commence cette variation don quichottesque imaginée par Gwenaël Morin. Projet chimérique, utopiste, projet aussi fou et joyeux que celui de notre chevalier à la triste figure... Gwenaël Morin s'est engouffré dans ce récit vertigineux avec gourmandise.

Marie-Noëlle joue la narratrice et Rossinante, le cheval de Don Quichotte. Elle ne cesse de trébucher sur les mots, mais aussi sur ce sol cabossé. Tout au long du spectacle, elle va jongler sur cette ambiguïté, somme toute très cervantine, du dédoublement permanent, du dedans/dehors, de cette mise en abîme du récit dans le récit, du théâtre dans le théâtre. C'est aujourd'hui banal, mais Cervantès fut le premier à s'émanciper des codes narratifs en vigueur (et de rigueur), provoquant la naissance du roman moderne. Comme le narrateur officiel du Quichotte, qui s'adresse, par un tour de passe-passe directement aux lecteurs, Marie-Noëlle, avec la complicité de Thierry Dupont et Léo Martin, prendra à témoin les spectateurs tout au long de la représentation. Nous sommes même invités à faire battre les ailes des géants...

Artiste complice du Festival pour quatre années, Gwenaël Morin avait mis en scène l'an passé un *Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare, des plus truculents. Sa mise en scène du roman de Cervantès, son découpage comme son montage, tout en subtilités, donnent à voir et à entendre la quintessence du roman. C'est du théâtre de tréteaux, du théâtre estampillé arte povera, du théâtre qui privilégie le jeu, le plaisir, sous toutes ses coutures. Il y a de la générosité dans l'air et on aime que ce spectacle nous emporte dans son sillage. Et n'oublions pas, Don Quichotte est si libre qu'il finit par échapper à son auteur... ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

Jusqu'au 20 juillet, à 22 heures, dans le jardin de la rue Mons. Le spectacle sera en tournée à partir de septembre jusqu'en avril 2025 à Annecy, Paris, Chambéry, Martigues, Saint-Gervais (Suisse), Mulhouse, Lausanne (Suisse), Toulouse, La Rochelle et Aix-en-Provence.

Les rêves
d'un monde plus
beau, plus juste,
plus libre, sont
plus que jamais
nécessaires.



par [Sonya Faure](#)

publié le 29 juin 2024 à 16h05

Écouter cet article

Powered by [Podle](#)

00:00

00:00

1x

Longtemps elle ne l'avait approché que par des images : les dessins de Picasso, le film inachevé d'Orson Welles et puis la petite sculpture en bois que ses parents avaient rapportée du Mexique et installée dans la maison de campagne de Bourgogne. Don [Quichotte](#), sa lance et son demi-casque, y regarde toujours, songeur, par la fenêtre. *«J'en savais très peu de choses en fait, reconnaît Jeanne Balibar quand on la retrouve chez elle à un mois de la première du [Quichotte](#) qu'elle jouera au jardin de la rue de Mons à Avignon. J'en gardais l'idée d'un personnage héroïque et ridicule. Avec aussi un gros capital de sympathie, peut-être parce qu'il se fait toujours casser la gueule.»* Puis le metteur en scène Gwenaël Morin lui a proposé de tenir le rôle du chevalier à la Triste figure au [Festival d'Avignon](#). Un mois avant le début du festival, voilà comment [Jeanne Balibar raconte ses débuts avec le personnage](#) : *«Ma première réaction a été de me dire : putain de bordel de merde la chance que j'ai. Dans ce monde terrible où je me sens si perdue, pouvoir travailler pendant des mois sur un personnage qui fuit la réalité, quel privilège ! Ce rôle est venu rencontrer mon propre désir de fuite.»* Mais trois semaines plus tard, elle propose qu'on se parle à nouveau : *«Alors que le pays a été précipité dans l'imminence d'une catastrophe cataclysmique par la folie d'un criminel à l'Élysée, tout a changé.»*

Au téléphone cette fois, elle poursuit : *«On dit toujours que les très grandes œuvres et leurs personnages iconiques peuvent accueillir une multitude de significations et de lectures, qui leur permettent d'exister à travers les siècles et les pays. C'est un cliché, dont je fais pourtant l'expérience concrète avec Don [Quichotte](#) aujourd'hui.»* Notre première rencontre, explique-t-elle, avait eu lieu dans un moment de doute, de «désespérance» même : *«Cela fait trente ans que nous nous battrions contre l'extrême droite, le racisme, les inégalités sociales, pour quel résultat ? Ce qui me parlait dans le [Quichotte](#) alors, c'était la fuite dans l'imaginaire... Mais du jour au lendemain, alors que le risque du Rassemblement national au pouvoir n'a jamais été aussi proche, la puissante utopie portée par ce roman a pris à mes yeux une valeur différente. Son combat contre l'injustice, toujours perdu certes, souvent moqué, résonne plus fort, et les géants qu'il affronte, au lieu d'être des monstres imaginaires sont pour moi devenus réels. Ça a fait pivoter de manière spectaculaire ma manière de prendre le personnage.»* Et levé, pour un temps, la lassitude chez la comédienne qui a déjà donné publiquement son soutien au Nouveau Front populaire : *«Dans le spectacle, j'aurai des armes en carton toutes*



raffistolées. Dans le combat que nous devons mener aujourd'hui c'est pareil : comme beaucoup de personnes de la société civile, aussi dérisoires mes armes soient-elles, je sais qu'il faut y aller.»

Jeanne Balibar en lutte, donc, comme Quichotte. Leur silhouette longiligne, leur fondamentale étrangeté à tous les deux, leur apparente intransigeance. «*J'ai l'habitude de travailler à mes spectacles en fantasmant sur des acteurs – Johnny Depp en Tartuffe par exemple, explique Gwenaël Morin, artiste associé du Festival d'Avignon, où il a monté le Songe d'une nuit d'été l'an passé. Pour faire naître mon Don Quichotte, j'ai eu besoin de l'imaginer sous les traits de Jeanne Balibar, pour son côté post-Sarah Bernhardt et pour le personnage public qu'elle dessine par ses engagements artistiques et politiques. Mais cette fois, j'ai décidé de demander à mon fantasme si elle acceptait d'incarner mon personnage sur scène. J'ai donc appelé une image, et l'image m'a dit oui. Ce qui pour mettre en scène un Quichotte, qui confond rêve et réalité, était un bon début.»*

La réalité ne l'a pas déçu. «*Jeanne qui rentre sur un plateau de théâtre c'est vraiment Quichotte qui fait ses premiers pas dans le désert. Comment vous dire ça... il semble qu'elle ne touche pas terre, que ses pieds soient toujours un peu décollés du sol, témoigne Morin. Elle parvient à porter l'absolu de Don Quichotte, mais avec toujours une pointe d'ironie unique en son genre : froide, aiguë, jamais cynique.»*

«Don Quichotte comme une montre molle»

Jeanne Balibar a donc fini par lire l'imposant chef-d'œuvre de Cervantes. Ce soir de début juin, quand elle en parle, éreintée après une grosse journée de répétition, elle tourne les pages de grandes feuilles photocopiées sur la table basse de son salon, pour y trouver une précision, l'exactitude d'une formule. «*J'ai été à la fois totalement éblouie par l'invention et la subtilité à chaque page, et puis aussi très vite saisie par une certaine lassitude, due à la structure extrêmement répétitive du roman. Tous les chapitres sont construits sur la même trame : il croit, il s'expose, il meurt, il ressuscite. Don Quichotte, c'est Pâques à tous les chapitres ! C'est un rite assez beau en soi mais on peut s'y perdre. Notre travail d'adaptation pour la scène a été de se demander comment faire pour raconter ça de manière dynamique ?»*

Les trois premières semaines de répétitions commencent lors d'une résidence à Bordeaux. Gwenaël Morin propose de tirer au hasard, dans un chapeau, les chapitres qui seront travaillés chaque jour, dans le désordre. «*Ça nous a contraints à nous confronter à toutes ces matières absolument différentes les unes des autres, à traverser tous les matériaux du livre», rapporte la comédienne. Elle y voit un tableau de Dali : «Il y aurait une sorte de désert, avec au milieu Don Quichotte comme une montre molle, comme un Christ.» Mais aussi un manga, comme ceux que lisaient ses deux garçons, adolescents : «Je les entendais parler de chevaliers, crier «Attention kamehameha !» Et comme Don Quichotte, leurs mangas étaient des histoires sans fin, qui recommençaient toujours.»*



Parmi tous les chemins qui mènent au Quichotte, comment l'attraper, cette chimère qui se casse violemment les dents sur le monde ? *«Oui, c'est un innocent, mais il est aussi d'une grande cruauté avec Sancho Panza, estime Balibar. Révolté ? Il est convaincu... mais enfin il est aussi pontifiant. Redresseur de torts ? Sauf que ses interventions empirent souvent la situation.»* C'est la vie commune avec le personnage qu'elle habite depuis plusieurs mois qu'elle raconte en filigrane : *«Là, franchement, je ne suis plus si sûre que ça qu'il soit si sympathique ce Don Quichotte...»* Est-il fou ? *«C'est justement la question que je ne dois pas me poser, il a une logique et je dois la trouver.»* Est-il une métaphore de l'artiste, lui qui crée un monde tout entier en projetant ses fantasmes ? *«Je crois que Gwenaël a cette idée-là : Don Quichotte est un peu comme un acteur, qui prend un rôle pour faire exister une fiction, pour la poser dans le monde. Souvent ça ne produit rien, ou pas grand-chose, alors on recommence, encore, encore. Nos vies, quoi !»*

«La question du genre viendra d'elle-même»

Ce n'est pas la première fois que Jeanne Balibar incarnera un homme sur scène (elle a été Achille, Galilée et même le diable), et elle n'en fait pas grand cas. Ce n'est pas non plus la première fois que Quichotte aura un corps de femme. Monique Wittig avait détourné l'œuvre de Cervantes dans le Voyage sans fin. La pièce, où tous les personnages étaient féminins, avait été montée au Rond-Point en 1985. *«La question du genre viendra d'elle-même, sans qu'on ait besoin de produire un discours, assure Jeanne Balibar. Il y a beaucoup de travestissements et de révélations dans le monde du Quichotte, des curés se déguisent en femmes, des femmes se camouflent en homme pour retrouver leur amoureux...»*

Elle voit dans le Quichotte la grande scène de l'inconscient, ces rêves dans lesquels les mots ne suivent pas le fil rationnel de la conversation éveillée, où les visages changent sans crier gare, les corps se transforment et les normes s'inversent. *«Il y a des références christiques, des sous-entendus homosexuels évidents... c'est incroyable tous les signes qu'il faudrait faire surgir en même temps et qui n'ont rien à voir les uns avec les autres. Exactement comme dans un rêve. Et c'est pas de la tarte.»*

«Moi aussi je veux m'enfermer dans un manga sans fin»

Mais ce qui intéresse le plus Balibar dans ce personnage, c'est sa lutte contre les monstres et les enchanteurs. C'est dans ce creuset-là qu'elle cherche son personnage. *«Dans le moindre tronc d'arbre il voit la fin du monde. Il ne se bat pas seulement au nom d'un idéal de justice, mais aussi contre Godzilla. Derrière ces monstres chacun peut mettre ce qu'il veut : la peur, l'horreur... Cette dimension-là je m'y reconnais.»* On revient sur l'envie de fuite, qui tenaille Don Quichotte. *«C'est un personnage littéralement constitué de livres puisqu'il n'arrive plus à voir dans le monde que ses lectures. C'est beau et émouvant. Pour moi il est toujours plus facile de travailler que de vivre. Quand on ne sait plus du tout par quel bout attraper le réel, quand on ne sait plus ni comment le comprendre ni comment agir dedans, ce roman qui fuit dans la révolte et qui s'accroche à*



des utopies fait du bien. A moins que les événements réels ne viennent rappeler que c'est aussi une fuite dans l'utopie et dans les livres qui permet l'heure venue d'avoir des armes pour affronter les monstres à combattre.»

Avec sa lance brisée et ses hallucinations, Don Quichotte se coltine malgré tout le monde. Il rêve, mais debout, comme l'a écrit Lydie Salvayre (1). Il y retourne, sans cesse. «*Mais dans quel état ?* rétorque Jeanne Balibar. *Au fil du livre, il est peut-être toujours debout, mais plus si vaillant. Il est amoché par le fait d'être lui-même déjà devenu un mythe. Il est vieux. Les autres personnages et le narrateur se demandent tout le temps s'il n'est pas un fantôme. C'est une question qu'on peut tous se poser ça aussi : suis-je un fantôme ?*»

(1) Rêver debout, Seuil, 2021.

Quichotte de Gwenaël Morin, d'après Miguel de Cervantes, avec Jeanne Balibar, Thierry Dupont, Marie-Noëlle, Gwenaël Morin. Du 1er au 20 juillet (mais pas tous les jours) à 22 heures au Jardin de la rue de Mons, maison Jean Vilar, Avignon.





art&culture

FESTIVAL D'AVIGNON



Le « Quichotte » déchaîné de Gwenaël Morin

Philippe Chevilley

Chez Gwenaël Morin, tout se ressemble mais rien n'est jamais pareil. Le metteur en scène, fantasque, utilise toujours des bouts de ficelle, de cartons et d'autres étoffes de fortune pour habiller ses spectacles mais, avec ce trois fois rien en forme d'Arte povera, il crée à chaque spectacle des expériences théâtrales différentes.

Ainsi de ce « Quichotte », adaptation follement libre, potache et poétique du roman de Cervantès (1605 pour la première édition) dans le Jardin de la rue de Mons à Avignon. Après un « Songe » de Shakespeare éblouissant en 2023, le trublion poursuit son entreprise de déconstruction des œuvres classiques, malicieusement baptisée : « Démontez les remparts pour finir le pont ».

Folie épique

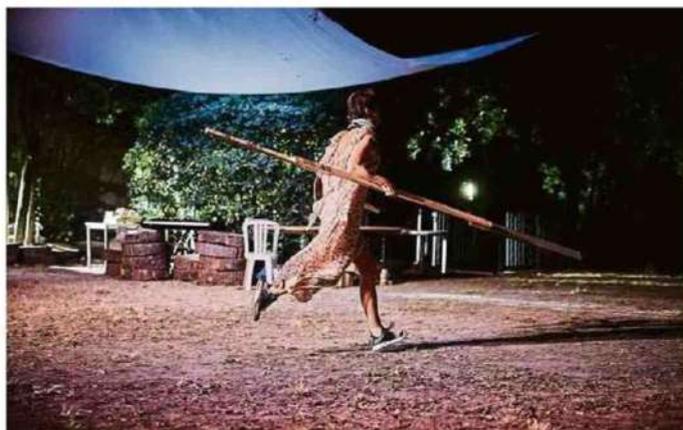
Munie d'une lance en bois, d'une armure en carton et d'un genre de boîte à chaussures sur la tête, Jeanne Balibar endosse le rôle du preux chevalier. Avec Marie-Noëlle en Cervantès, Thierry Dupont en Sancho Panza chanteur et Léo Martin (ou Gwenaël Morin certain soirs) en « homme » à tout faire, elle forme un carré magique qui, deux heures durant, met à rude épreuve les zygomatiques. Le metteur en scène puise librement dans l'œuvre culte de l'Espagnol. Le spectacle oscille entre lecture débridée, vraie-fausse impro, performance paroxystique.

THÉÂTRE Quichotte

d'après Miguel de Cervantès.
MS de Gwenaël Morin.
Avignon, Maison Jean Vilar, Jardin de la rue de Mons, jusqu'au 20 juillet, à 22 heures. Durée 2 h 00.

Jeanne de la Manche déborde d'énergie. Sa folie épique emporte tout. Le sang bouillant de la chevalerie coule dans ses veines. Constamment dans l'excès, d'un lyrisme vorace, elle prend le public à partie. Rien ne lui résiste, ni Sancho, ni sa dulcinée, ni sa gouvernante (qu'elle incarne tour à tour), ni sa Rossinante. Ses proches auront beau brûler ses livres dans un auto-dafé sélectif (une des scènes les plus hilarantes du spectacle), Quichotte, imbibé à jamais d'idéologie courtoise, n'aura de cesse de secourir qui n'en a pas besoin, de prendre des gargotes pour des châteaux et les moulins à vent pour des géants. Qui fait les moulins ? On vous laisse deviner...

L'air de rien, entre deux éclats de rire, ce « Quichotte » flottant et débridé distille son propos à la fois tendre et cruel : folie des hommes qui puisent dans les livres leurs rêves trop grands puis qui les brûlent sans ménagement. Cervantès revu en mode Jarry : le roman satyrique accouche d'un théâtre de l'absurde. Quelques lumières changeantes sur un vélum, les arbres en contre-jour, les chants à méditer et à boire de Thierry Dupont, l'élégantissime bouffonnerie de Marie-Noëlle colorent ce spectacle d'une poésie argentée. Il faut pour goûter ce voyage cervantesque abandonner ses certitudes et lâcher prise. En ces temps de tourmente, nous sommes tous des moulins à vent. ■



Portée par un lyrisme vorace, Jeanne Balibar de la Manche emporte tout.

Photo Christophe Raynaud De Lage/Festival d'Avignon



FESTIVAL D'AVIGNON. « QUICHOTTE », LE THÉÂTRE BRUT ET DEJANTÉ DE GWENAËL MORIN



78e FESTIVAL D'AVIGNON. Quichotte – D'après Miguel de Cervantes – Adaptation et mise en scène : Gwenaël Morin – Jardin de la rue de Mons, Maison Jean Vilar – Les 1, 2, 3, 6, 7, 8, 10, 11, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 19 et 20 juillet à 22h.

La nuit tombe sur le petit jardin de la Rue de Mons, ce havre de paix inattendu au cœur d'Avignon, une sorte d'écrin de verdure enserré de hautes murailles, un lieu propice à la réflexion ou à tous les excès. Seules quelques rumeurs lointaines nous rappellent que nous sommes au cœur du Festival d'Avignon et que le théâtre va faire son œuvre. Sur un sol terreux, sec, traînent quelques objets hétéroclites. Un immense panneau recouvert d'une multitude de feuilles soigneusement collées nous propose la lecture du célèbre texte de Miguel de Cervantes, ce monument de la littérature mondiale, et nous rappelle le gigantisme de l'œuvre. Nous devinons que Gwenaël Morin et que l'étonnante Jeanne Balibar, qui vient toujours là où on ne l'attend pas, vont nous en livrer une synthèse et une interprétation très personnelles.

Le spectacle commence calmement par une lecture presque ronronnante de la comédienne Marie-Noëlle qui nous dit quel était cet hidalgo imbu de littérature chevaleresque. Notre attention, charmée par ce texte poétique, est brutalement interrompue par un tourbillon qui déboule sur scène, ou plutôt sur ce sol aride et poussiéreux, et qui s'acharne à coups de marteaux sur quelques vieilles planches. C'est sans doute notre fier hidalgo, incarné par Jeanne Balibar en robe légère, menue et gracile mais bien présente, qui doit forger et fourbir ses armes de chevalier.

En effet c'est bien Don Quichotte de la Manche, ce chevalier errant redresseur de torts à la recherche de la gloire qui se dresse devant nous, harnaché d'un plastron et d'un bouclier en carton, d'une lance en linteaux rafistolée et d'une boîte d'emballage percée en guise de heaume. A partir de là la ton est donné et Jeanne Balibar s'en donne à cœur joie, comme une visionnaire qui vit dans son monde imaginaire, prête à tous les excès pour défendre la vertu, la justice et conquérir la gloire. Les auberges deviennent châteaux, les prostituées princesses et les spectateurs agitant leurs bras tels des moulins à vent ne sont autres que des géants qu'il faut combattre. Elle combat, déclame, git dans la poussière, vaincue, mais renaît avec plus de vigueur encore, investit les gradins et sollicite les spectateurs.

Marie-Noëlle, en récitante, s'évertue à conserver le fil de l'histoire, s'adresse en catimini aux spectateurs comme pour demander pardon des délires et facéties du héros qu'elle regarde, incrédule, avec compassion.

Pour compléter ce trio, c'est Thierry Dupont qui incarne l'inévitable Sancho Panza, ce fidèle écuyer qui s'efforce avec beaucoup de bonne volonté de suivre son maître, de comprendre ce monde imaginaire qui lui échappe et apporte ces petites touches d'humour qui accompagnent tout le spectacle. Le voir gentiment encourager et traîner une table en plastique sur le sol, ersatz d'un âne récalcitrant, est particulièrement jouissif.

Dans ce spectacle déjanté, libre et poétique, Gwenaël Morin nous offre du théâtre brut, rien que du théâtre, celui qui ouvre les portes à toutes les imaginations, à tous les excès. Les spectateurs quittent ce jardin de toutes les utopies un peu décontenancés mais conquis. Il restera longtemps dans nos mémoires le visage émacié et les yeux perçants de Jeanne Balibar dont le regard profond porte plus loin, vers un monde de l'imaginaire, vers un idéal de pureté et de justice.

Jean-Louis Blanc

Photo C. Raynaud De Lage / Festival d'Avignon

BILLET DE BLOG

« Quichotte c'est moi » affirme Gwenaël Morin et il le prouve

Festival d'Avignon. Après « Le songe », l'an dernier, honorant la langue anglaise de Shakespeare, voici cette année la langue espagnole de Cervantès avec « Quichotte ». Même lieu, le Jardin de la rue du Mons, même heure, 22h. Même ravissement, tout autrement .

[Signalez ce contenu à notre équipe](#)



En prenant la tête du festival d'Avignon pour un premier mandat de quatre ans, Tiago Rodrigues a eu, au moins, deux bonnes idées. La première c'est d'inviter une langue à chaque édition, la seconde c'est d'inviter Gwenaël Morin à honorer la dite langue avec un auteur de son choix dans l'esprit de ce qui fut la mémorable aventure de son Théâtre permanent aux Laboratoires d'Aubervilliers : monter des chefs d'œuvres du répertoire mondial avec une même équipe, sans décors chiadés, sans lumières nécessitant beaucoup de matos : on bricole le matin, on répète en public l'après midi, on joue tous les soirs. Depuis l'aventure a continué ailleurs et autrement, cependant « Théâtre permanent » est devenu la nom de la compagnie de Gwenaël Morin. Cette approche fraternelle du théâtre et du répertoire ne pouvait que charmer Tiago Rodrigues élevé au biberon du tg STAN et il a donc confié à Gwenaël Morin le jardin de la rue du Mons, derrière la maison Jean Vilar : un simple gradin pour le public, pour les comédien.ne.s un terre plein, un bosquet à gauche, des arbres au loin sur le côté droit. Basta.

Donc après la langue anglaise et *Le songe* d'après Shakespeare l'an dernier (lire [ici](#)), voici la langue espagnole. Après avoir traversé la Manche l'an dernier, voici Morin de l'autre côté des Pyrénées auprès du *Don Quichotte de la Manche* (*de la Mancha* en espagnol), le chef d'œuvre de Cervantès. Ils étaient quatre sur le plateau, ils sont de nouveau quatre (comme quatre ans). Cette fois Morin n'a pas réuni auprès d'anciens potes du Théâtre permanent mais fait rencontrer des personnalités qui n'avaient sans doute jamais imaginé se retrouver ensemble sur une scène. J'ai nommé Jeanne Balibar, l'égérie de Franz Castorf et de Mathieu Amalric; Thierry Dupont, plus de vingt ans de la compagnie l'Oiseau-mouche dans les pattes; Marie-Noëlle, anciennement Yves-Noël Genod, qui chronique sa vie dans son blog *Le dispariteur*, anime des stages et propose des choses scéniques dans des lieux comme un café à Saint-Ouen ou naguère la Ménagerie de verre; et enfin Gwenaël Morin en alternance avec le jeune Léo Martin.

Après un prologue adressé au lecteur, Cervantès commence ainsi: « *Dans une bourgade de la Manche, dont je ne veux pas rappeler le nom, vivait, il n'y a pas longtemps un hidalgo, de ceux qui ont lance au râtelier, rondache antique, bidet maigre et lévrier de chasse* ». C'est aussi ainsi que commence le spectacle, par le début du roman (mais on ne verra pas la fin et très peu la suite), la traduction étant celle incontournable de Louis Viardot, plus ou moins revue.

La longiligne Jeanne Balibar en chemise de nuit, casque en carton sur la tête lance en je ne sais quoi au bras, est Quichotte en personne, le rondouillard Thierry Dupont était tout désigné pour être à la fois Sancho Panza mais aussi son âne, quant à Rossinante, la monture de l'hidalgo, elle semble être encore souvent à l'écurie. Quand elle ne fait pas la Rossinante, Marie-Noëlle et ses avatars, texte en main ou pas, forment la cohorte des narrateurs. Le dernier de la bande des quatre, joue les pompiers et les utilités. Bref on se régale.

Comme Cervantès, comme Don Quichotte, Gwenaël Morin aime dévorer des livres. Rien de surprenant à ce qu'il (son spectacle) s'attarde longuement au chapitre VI de la première partie (qui compte LII (52) chapitres répartis sur environ cinq cents pages). Dans ce chapitre « le curé et le barbier » s'introduisent dans la bibliothèque de Quichotte pour y faire le ménage parmi les livres de chevalerie. Contrairement au livre car nous sommes au théâtre, en bonne camarade Balibar-Quichotte vient donner un coup de main pour constituer, là-bas au fond, un tas de livres à mettre au feu. Le feu restera imaginaire pour qu'on les jettent encore le lendemain après les avoir lus. Morin avec la complicité des comédiens fait du théâtre littéralement, à l'emporte pièce, et le théâtre (se) lève à vue comme une pâte. Quichotte est un levier. Il est probable que le spectacle va continuer à se modifier de soir en soir, mais, sans attendre, on demande au public de jouer les ailes d'un moulin à vent.

Dans un éditо titré « Je suis Quichotte », Gwenaël Morin cite Marthe Robert évoquant le roman de Cervantès : « Un homme d'âge mur décide un beau jour de quitter tout ce qui faisait sa vie jusque-là pour s'en aller courir les routes, apparemment au hasard, mais en réalité à la poursuite d'un but bien défini, qui est simplement de mettre en pratique ce qu'il a lu dans les livres. Il lui arrive des aventures dont la plupart tournent mal, mais ni les souffrances qu'il endure, ni les moqueries, les déconvenues ou les coups, ne le détournent du dessein qu'il a formé. Pour accomplir cette mission qui l'emporte à ses yeux sur toutes les autres tâches humaines, Don Quichotte renonce à ce qu'il possède, et consent sans hésiter au sacrifice de sa personne et de sa vie. Intraitable, impossible à convaincre, sourd aux enseignements de l'expérience, infatigable et mélancolique, il est promis à une continuelle défaite, mais ne se décourage pas, car au fond il n'espère rien, sachant fort bien que son projet est aussi irréalisable que nécessaire. ». Et Morin de compléter : « *Je lis dans ce portrait une métaphore de ma propre vocation artistique et une définition éclatante de l'engagement de l'acteur : « Mettre en pratique ce qu'il a lu dans les livres ».* » Et plus loin : « *A l'instar de Don Quichotte qui armé de ses fictions littéraires se lance à l'assaut du réel au nom de la justice, je propose à mon tour, armé de mon expérience forgée au contact des plus illustres dramaturges (Shakespeare, Racine, Sophocle, Molière...) de me lancer à l'assaut du roman de Cervantès pour en faire du théâtre* ». Et il ajoute, parlant de Don Quichotte: « *sa méthode n'est probablement pas la bonne, mais sa folie est nécessaire, libératrice, saine et sincère, elle ébranle les limites de nos enfermements* ». Ce n'est qu'un début.



FESTIVAL D'AVIGNON : QUICHOTTE DE GWENAËL MORIN, QUAND CERVANTÈS JOUE AVEC DAME PAUVRETÉ.

“Quelle joie quand on m’a dit : “Allons à la maison Jean Vilar !” Lors de la 77e édition du Festival d’Avignon, Gwenaël Morin y avait donné un Songe, d’après Le songe d’une nuit d’été de William Shakespeare qui, dans sa radicale simplicité de moyens, nous avait fait rêver aux heures d’antan de la première édition de 1947 ! C’est donc impatients et joyeux que nous nous y sommes à nouveau précipités en cette année de la 78e édition, pour y découvrir - y vivre - Quichotte de Gwenaël Morin et ses complices d’après le L’ingénieux et noble Don Quichotte de la Manche de Miguel Cervantès.

Les complices de Gwenaël ce sont les comédiens de la compagnie de l’Oiseau-Mouche de Roubaix et Jeanne Balibar qui, par leurs talents respectifs, donnent au verbe de Cervantès une fragilité d’autant plus joyeuse qu’elle consonne avec la drolatique fêlure du lunaire, famélique et atemporel héros du siècle d’Or espagnol.

A Roubaix, en 1978, un groupe de comédien·ne·s, metteurs en scène et de travailleurs sociaux, désolés de constater l’absence sur les plateaux de théâtre des personnes en situation de handicap mental, fondent la compagnie de l’Oiseau-Mouche qui, ayant fait mouche, offre à des personnes en situation de handicap mental d’être comédiennes et comédiens à part entière aux côtés même des plus éminentes et éminents, comme Jeanne Balibar au Festival d’Avignon, pour un moment de vérité absolue.

L’œuvre de Cervantès, selon le philosophe René Girard, est le paradigme de la vérité romanesque face au mensonge romantique. C’est bel et bien cette vérité qui, avec trois fois rien, si ce n’est quelques bouts de carton et livres jetés au vent, insufflé à la représentation de Quichotte un moment de grâce sans pareil quand la comédienne, le comédien et le narrateur, sans fard et sans nul artifice, nous convoquent par leur pure présence : trois fois rien, ça c’est quelque chose !

► 5 juillet 2024

Car c'est véritablement Dame Pauvreté que Gwenaël Morin et sa troupe épousent dans Quichotte... mais une pauvreté qui enrichit, invitant à la gratuité du jeu enfantin, au pas de côté et à l'écart refusant les artifices trompeurs, à l'attention intense portée à une histoire qu'on aime à entendre et réentendre. Pas besoin d'insérer des *Verfremdungseffekt* (effets de distanciation) brechtiens dans cette épopée toute nue, car elle constitue tout entière un éloge de l'homme non pas "augmenté" mais "dénudé", de l'homme tout simple, retrouvé grâce à Jeanne et sa prouesse, elle qui fut un jour Prouhèze (dans *Le Soulier de Satin* par Olivier Py), et à son entourage fidèle et moqueur... moqueur, à l'image de Marie-Noëlle, en Rossinante complice et hilarant, jouant les médiateurs entre le public dérouté et le chevalier incontrôlable. En effet, quelle belle richesse de savoir encore se moquer ! se moquer du besoin de s'inventer des ennemis jurés, des offenses insoutenables ou encore de bonnes raisons de tuer...

Dans le jardin de la maison Jean Vilar, l'imagination, loin d'être passive, au-delà du réel, cerne des irréalités plus tangibles qu'il n'y paraît d'emblée ! Contre toute attente, en pleine représentation, ce soir du 3 juillet, jour de la fête de saint Thomas, notre frère Thomas d'un ordre mendiant - frère prêcheur, alias dominicain - a été adoubé par le pauvre et démuné Don Quichotte de la Manche, alias la facétieuse et joyeuse Jeanne Balibar qui, très sérieusement, l'a désigné du nom de Don Tomaso de la Carioca !

frères Thomas Carrique, Charles Desjobert, Thierry Hubert et Rémy Valléjo

Quichotte, dans le jardin de la maison Jean Vilar, du 1er au 20 juillet, à 22h.